

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiches de lecture



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 84–85.

Franz Kafka, *Préparatifs de noces à la campagne*, traduit par Marthe Robert, Paris, Gallimard, «L'Imaginaire», 1985, 507 p.

Kafka n'a pas dit son dernier mot. C'est son malheur: il est rarement parvenu à écrire le dernier mot de ses histoires... Ses personnages lui ressemblent, ils expriment difficilement leur pensée jusqu'au bout, ils vivent continuellement la menace de la perte, de la fragmentation. D'ailleurs, il ne nous reste que des fragments de cette nouvelle. On la résumerait comme l'histoire d'un individu, Raban, aux prises avec ses contradictions, poussé à partir, comme d'autres sont poussés au suicide. Mais ce départ est si intolérable, qu'on en vient à être sûr que Raban va manquer son train, qu'il va déjouer son destin, de sorte que lorsqu'il y monte, on n'y croit pas, tout comme lui!

Donc Raban s'apprête à quitter la ville pour rejoindre sa fiancée. Il n'a que deux semaines de congé annuel et manifestement, il ne veut pas partir: «Je n'ai même pas besoin d'aller moi-même à la campagne, ce n'est pas nécessaire. J'y envoie mon corps habillé.» (p. 16). C'est le drame kafkaïen classique qu'une volonté soit aux prises avec sa fatalité. Raban voudrait-il rester qu'il resterait, seulement il ne sait même pas ce qu'il veut — il laisse les événements décider à sa place. On aimerait lui suggérer de demeurer chez lui tant le voyage lui pèse, tant il doute de lui, de son amour pour sa fiancée. Mais il est résigné à suivre le chemin absurde de la campagne, le chemin de ses contradictions, d'une certaine autodestruction: «Si du moins je me trompais de train, pensait Raban. J'aurais vraiment l'impression d'être engagé dans mon entreprise, et si, une fois mon erreur expliquée, je me retrouvais à cette station après avoir fait le chemin inverse, je me sentirais déjà beaucoup mieux.» (p. 23). L'angoisse de Raban lui permet à peine de réfléchir aux événements immédiats.

Un deuxième état du manuscrit nous montre un texte assez différent. La veulerie de Raban y est exposée avec moins de détour, mais avec plus de cruauté — son indécision chronique pour toutes choses, en particulier pour ce train qu'il doit prendre, l'approche du tragique d'un Hamlet: «[...] Raban] croyait avoir littéralement quitté la place d'où il avait écouté tous les propos avec résignation, de sorte que maintenant les gens ne parlaient plus que dans le vide, qu'ils fussent pour ou contre lui.» (p. 41).

Le reste du volume où la nouvelle est éditée contient les *Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin*, qui ont quelques

beautés malgré une pesanteur de ton. Il faut surtout remarquer à la suite les *Huit cahiers in-octavo* qui sont une manière de journal littéraire et méditatif, riches de fragments de toutes essences, de nouvelles qui attendent encore leur conclusion. Pour finir, on retrouve dans cette édition la célèbre *Lettre au père*, une tentative de justification des plus désespérées. Kafka n'y a pas recours à la fiction qui peut rendre supportable son désarroi. Il n'y a pas un personnage comme Raban pour rire de soi. Il y a la vérité nue, une vaine tentative de dire son dernier mot.

Francis Faverau

Claude Darbellay, *l'Île*, Genève, Éditions Zoé, coll. «Récits», 1987, 152 p.

Ce recueil de nouvelles de Claude Darbellay rassemble neuf nouvelles de longueurs très diverses. Le principal récit, celui qui donne d'ailleurs son titre au livre, montre un univers inquiétant, voire lugubre et sanglant. De cette île invitante, d'accès facile pour quiconque veut s'y aventurer ou tout simplement la connaître, personne ne revient. Les gens qui y demeurent sont surveillés, meurtris quand ils ne sont tout simplement «martyrisés». Le bonheur existe, mais ne ressemble à rien de ce que l'on connaît.

Avec *l'Île*, nous sommes loin ici de l'île des récits utopiques qui font rêver. Le lieu que Claude Darbellay présente en est l'envers infernal où les psychoses, à la façon des tentacules d'une pieuvre, ramifient ce et ceux qui y *existent* pour mieux les étouffer.

Quant aux autres récits, ils forment ce que l'on pourrait appeler la conscience du quotidien. Moins noirs que «l'île», ils n'en sont pas moins le reflet de certaines réalités éclatées. Les monologues des êtres anonymes se côtoient sans entrer en relation. Les êtres sont seuls, dramatiquement seuls. Les faits, les événements s'enchaînent les uns à la suite des autres comme les boules d'un boulier, dont le lieu commun est la tige métallique, en l'occurrence ici, le narrateur. Un narrateur omniscient qui impose son regard... à moins qu'il ne soit la conscience dépersonnalisée d'êtres silencieusement désabusés.

Avec *l'Île*, Claude Darbellay reconstitue des trames de vie à partir d'observations, de témoignages ou de bribes perçues ici et là, le tout à la façon d'un enregistrement stéréo dont la stéréophonie ne fonctionne que de façon intermittente. *L'Île* révèle un constat inquiétant du «confort» de l'indifférence.

Michèle Salesses